

## Chapitre XV

### **Basilide et le Gnosticisme alexandrin.**

Revenons maintenant en Egypte, où BASILIDE s'était mis à propager les idées de Ménandre, de Cérinthe, de Saturnil et de quelques autres, qu'il devait toutefois synthétiser d'une façon très personnelle et d'ailleurs tout à fait remarquable, ce qui en fait le plus important, à coup sûr, des chrétiens gnostiques.

Il est même très regrettable qu'aucune de ses oeuvres ne nous soit parvenue intégralement et qu'on le connaisse surtout, en fait, à travers celles de ses adversaires, car il paraît bien avoir été l'un des plus profonds penseurs de tous les temps, n'ayant d'égaux sans doute que Platon, Philon ou Descartes... Bien avant les existentialistes notamment, il a fait la nécessaire distinction métaphysique entre être et exister, disant du Dieu bon et parfait qu'il est l'Être non existant (Om ouk ôn).

Il était égyptien, mais avait vécu quelque temps à Antioche, où il avait compté parmi les auditeurs de Saturnil, et il semble avoir beaucoup voyagé. Il connaissait aussi notamment les évangiles écrits par Luc et par Cérinthe et il doit avoir eu des contacts avec les nazaréens d'Antioche et d'ailleurs, ainsi qu'avec des adeptes de l'hindouisme. Pénétré de toutes des doctrines, il retourna à Alexandrie, on ne sait exactement à quelle époque, mais il dut y rencontrer enfin Jean-Marc, devenu entre temps l'"évêque" de cette ville, comme on l'a vu au chapitre précédent.

C'est pourquoi son enseignement personnel constitue en fait un syncrétisme remarquable et très original, conçu dans un esprit fondamentalement gnostique, des doctrines de tous ceux qui croyaient en un Jésus, que ce dernier fût un être terrestre ou céleste.

Basilide devait d'ailleurs trouver dans sa patrie un terrain particulièrement idoine à accueillir avec ferveur pareil enseignement et à lui assurer un remarquable épanouissement.

L'astrologie et l'alchimie y comptaient déjà de nombreux adeptes (1). Elles y avaient été importées de Perse, mais perfectionnées par le philosophe grec Démocrite, que les alchimistes égyptiens considéraient comme leur principal maître (2). Or, pour ces alchimistes, le creuset, qui est l'instrument principal de leur art, est une "croix" et y traiter la matière, c'est la "crucifier". En outre, le nom même de l'Egypte en copte, se dit Kemit, c'est à dire "Terre noire" ; or, celle-ci est la materia prima des alchimistes (3). Ajoutons à cela qu'en copte encore, le mot Kryst signifie "maître du secret" (4). Les alchimistes égyptiens devaient donc se montrer très réceptifs à une doctrine selon laquelle le Christ, en mourant sur une croix, avait épuré la matière et voulu sauver, par ce divin mystère, les hommes de la corruption.

Alexandrie était, de plus, un centre intellectuel très important, le plus important du monde, sans doute, à cette époque, du moins en ce qui concerne l'hellénisme: car, en profondeur, malgré certaines apparences, l'influence grecque sur le peuple égyptien n'était pas très forte et l'influence latine pratiquement nulle (5). Nous savons que Jésus le Nazaréen s'était sans doute rendu en Egypte, où il avait probablement fréquenté des thérapeutes. Et Apollôn, disciple de Jean le Baptiseur, y avait suivi les enseignements de Philon et probablement écrit le livre de la Sagesse. Tout cela, Basilide ne l'ignorait certainement pas. D'autre part, on a déjà relevé les analogies que présente la doctrine chrétienne avec le culte d'Osiris (6). Ce culte n'était plus guère pratiqué que par quelques initiés, qui y avaient incorporé des éléments d'origine grecque, notamment orphiques, pour en faire l'hermétisme: c'est d'ailleurs celui-ci qui était professé par la plupart des alchimistes de l'époque (7). La religion officielle était celle d'Isis et de Sérapis, mais elle ne différait pas profondément de l'hermétisme (7 bis). Or, dans la mythologie égyptienne, un tau ou une croix ansée, l'ankh, symbole de la vie éternelle (qui est, on l'a vu au chapitre précédent, associée à l'eau) figure sur le bateau qui emporte les âmes, après la mort, vers la terre d'Amenti (ou Amentêt), le séjour des bienheureux. En hébreu, la lettre t, qui est la dernière de l'alphabet, se dit tav, ce qui est presque le même mot que thov, qui veut dire "bon". En outre, selon la tradition hébraïque, le tav est destiné à être marqué sur le front des hommes qui ont observé fidèlement la Loi. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que la croix soit devenue le signe du Dieu bon.

Il dut s'opérer, dans l'esprit des gnostiques égyptiens, un rapprochement entre ce dernier, dont Basilide rapportait d'Antioche l'évangile, et le Dieu vivant des perses. C'est là très certainement l'explication du fait que, dans beaucoup de manuscrits chrétiens écrits en copte (la langue égyptienne de l'époque), lorsqu'il est question de la crucifixion de Jésus, le mot stauros, repris du grec avec les mêmes significations, contient à la place du groupe de lettres tau un idéogramme composé d'un tau et d'un rô grecs, dont la forme rappelle irrésistiblement à la fois la croix chrétienne et l'ankh vital égyptien. Ce symbole devait très normalement être appliqué à Jésus, lequel devait devenir pour les chrétiens d'Egypte le fils "vivant" du Dieu bon et être assimilé par nombre d'entre eux à Sérapis, ainsi que nous l'avons déjà relevé au chapitre VIII. Il faut cependant noter que, pour les égyptiens, l'expression "fils de..." ne doit pas nécessairement s'entendre dans son sens littéral, mais qu'elle signifie aussi "manifestation dans la réalité du principe de..." (8). Ajoutons encore à tout cela que la valeur numérique de "....." en grec est la même que celle de ".....": 1271.

On ne s'étonnera donc pas que la doctrine élaborée par Basilide à propos de Jésus ait pu se propager en Egypte comme elle le fit, d'autant plus qu'avant lui déjà, les thérapeutes, Philon et même Jean-Marc avaient préparé les esprits à la recevoir. Aussi, malgré le climat anti-juif qui s'y était développé comme partout ailleurs dans l'Empire romain après la guerre de 66-73, certaines sectes gnostiques égyptiennes ne répugnèrent elles pas à la relier à l'Ancien Testament hébreu, auquel elles devaient toutefois mêler d'autres traditions : celle d'Osiris, bien entendu, mais aussi la légende perse de Zoroastre et certaines conceptions hindouistes.

Il est cependant une idée fondamentale du Pentateuque que Basilide, comme presque tous les gnostiques, rejettera: c'est la création du monde sublunaire par le vrai Dieu qui, étant parfait, n'a pu être l'auteur de l'univers matériel, siège du mal et de la corruption. Le Dieu bon et parfait ne saurait donc, pour les gnostiques, s'identifier à Jéhovah, qui en est distinct (mais qui a pu être une de ses "émanations").

La conception suivant laquelle le monde matériel n'a pas été créé par la Divinité parfaite, mais par un être qu'elle avait suscité elle-même auparavant, paraît pourtant issue, elle aussi, de la pensée juive - non de l'orthodoxie, bien entendu, mais de la littérature apocryphe : dans le livre d'Hénoch notamment, dont on a déjà si souvent eu l'occasion de faire état, il est dit, aux chapitres XI et XII, que Dieu appela des profondeurs du non-être un "éon de la création", qui est le temps primordial (analogue au Zervan Akérène, le Temps sans limite, des mazdéens), temps qui se déploie en heures, en jours, etc... Ce serait l'"arbre de vie" du jardin d'Eden (9). Et dans les chapitres LXXVIII et LXXX du livre des Secrets d'Hénoch est développée une curieuse théorie du calendrier, qui devait inspirer Valentin, l'un des disciples de Basilide, comme on le verra.

Basilide devait d'ailleurs donner de la divinité la définition la plus profonde et la plus vraie sans doute qu'on n'ait jamais fait: pour lui, il n'y avait, à l'origine, que l'Etre parfait, qui est, mais n'existe pas.

Et il explique ainsi la naissance de l'univers. L' "... .." (le non existant) "voulut" (mais il n'y eut pas vraiment volonté, ni pensée, ni sentiment, car tous ces mots ne sont pas adéquats à l'être parfait sans existence)(10), faire l'univers; il "émit" alors ce qui en devint le germe (11). Ce germe est comme le grain de sénevé qui, dans son volume infime, contient en puissance un arbre immense portant lui-même un grand nombre de graines. C'est donc ce germe qui, en grandissant, devint le monde matériel. Cette explication sera reprise, dans les Evangiles canoniques, sous la forme d'une parabole.

De ce germe naquit d'abord, selon Basilide, une "filialité", composée de trois parties: une subtile, une opaque et une impure.

La première rejoignit immédiatement la divinité non-existante, attirée par sa beauté et sa bonté. L'opaque voulut en faire autant, mais elle ne le put pas: elle se munit alors d'une sorte d'aile, qui est l'esprit, et vola grâce à elle vers la divinité et la partie subtile de la filialité, mais sans arriver à les rejoindre. L'impure, elle, resta en bas. Alors, du sein de la Terre, surgit le Grand Archonte Abrasax, la tête du monde, le plus beau et le plus puissant des êtres créés. Il monta jusqu'au firmament et s'y arrêta, ignorant qu'il y eût rien au delà, car il se croyait dieu. C'est lui qui organisa le premier ciel. (Au total, Basilide distinguait 365 cieux, la valeur numérique des lettres grecques d' "....." étant égale à 365, comme celle aussi du nom grec de Mithra, "....." en sept lettres également, ce qui est le nombre des "planètes" des anciens, et ce serait pour ce motif que l'année comprend 365 jours). Abrasax engendra aussi un fils, qui le surpassait encore et qu'il plaça à sa droite, puis il créa tous les êtres célestes. Survint ensuite un deuxième Archonte, inférieur au premier, qui créa à son tour le monde sensible, c'est à dire les sept sphères planétaires, ou hebdomade, et qui engendra lui aussi un fils supérieur à lui. C'est cet archonte-là qui s'est révélé à Moïse et c'est sous son inspiration qu'ont parlé tous les prophètes antérieurs au Sauveur, car il voulut faire dominer le peuple juif sur tous les autres, sans toutefois y parvenir.

C'est alors que l'Évangile, être mystérieux, descendit du Ciel et apparut dans le monde grâce au fils du Grand Archonte. Cet Évangile est une lumière ineffable et divine qui brilla sur Jésus, le fils de Marie (1 2), et ce dernier put, grâce à cette lumière, s'élever à son tour jusqu'au Ciel après en avoir communiqué aux hommes les enseignements.

Cet Évangile était sans doute, pour Basilide, celui qu'il écrivit lui-même (1 3), mais dont le texte ne nous est pas parvenu, non plus que les 24 livres de commentaires qu'il en fit. On ne connaît même l'existence de ces commentaires (".....") que par des allusions qu'en font Clément d'Alexandrie (Stromates IV, 121 & 599) et Hegemonios (Acta Archelai). Mais la doctrine qui s'en dégage est connue par la façon dont elle a été exposée par Irénée (Adv. Haereses) et Hippolyte (Philosophoumena).

Selon Basilide lui-même, il aurait écrit son évangile d'après les enseignements qu'il aurait reçus de différentes personnes Barcophos, Barcabbas et un certain Glaukias, interprète de Pierre.

Ce dernier s'identifie presque certainement avec Marc, qui devint, nous le savons, évêque d'Alexandrie après être passé par Ephèse, et qui avait été l'interprète de Pierre et d'André en Italie. Il aurait donc porté trois noms: son nom hébreu de Iohannan, le nom latin de Marcus en Italie et le nom grec de Glaukias dans les contrées hellénisées. Cela n'a rien d'in vraisemblable.

Barcabbas pourrait être celui que les Actes des Apôtres appellent Barabbas, qui fut candidat à la succession de Judas le

Sicaire après la mort de ce dernier, mais à qui fut préféré Matthias (Actes I, 20-26) et qui fut plus tard envoyé à Antioche avec Silas auprès de Paul (Actes XV, 23-32). On retrouve ce Barabbas dans les "Actes de Paul", où il assiste notamment, avec Tite et Luc, aux derniers moments de l'apôtre...

Quant à Barcophos, il n'a jamais été identifié avec certitude. Il se pourrait que ce ne soit autre que Syméon Barlochaï, le rédacteur du livre cabbalique Sepher ha Zohar, qui fut aussi l'un des inspirateurs de Papias, comme vu plus haut au chapitre précédent. Il y a, en effet, de nombreuses analogies entre le gnosticisme chrétien et le cabbalisme à ses débuts.

Hippolyte (Philos. VII 20) rapporte qu'en outre, Basilide et son fils Isidore prétendaient avoir reçu de Matthias "des doctrines secrètes que le Sauveur aurait révélées à cet apôtre dans des entretiens particuliers". Ces mots sont à rapprocher du début d'un Livre de Thomas découvert à Nag-Hammadi en 1945 avec toute une bibliothèque gnostique dont il sera question plus loin. Il y est dit qu'il se compose de "paroles secrètes" que le Sauveur aurait communiquées à Thomas et qui auraient été transcrites "par moi Matthaëos, qui les ai entendus s'entretenir ensemble" (14). On retrouve ce Matthaëos, avec Pierre et Thomas, dans le logion n° 13 d'un évangile selon Thomas qui fait partie de la même bibliothèque gnostique. Il s'agit donc bien plus probablement de Matthieu, d'autant plus que Matthias n'acquit, on vient de le rappeler, le rang d'apôtre, selon les Actes, qu'après l'ascension de Jésus, donc après que ce dernier eut communiqué son enseignement ésotérique; et que, dans Pistis Sophia, écrit attribué à Salomon Valentin, un des disciples de Basilide, Jésus confie le soin de recueillir ses paroles à trois de ses disciples, qui sont Philippe, Thomas et Matthieu.

Il est probable, par conséquent, que Basilide soit allé, non seulement à Antioche, mais aussi à Hiérapolis, où Matthieu vécut et mourut, puisqu'il y avait son tombeau, ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent. Basilide doit donc aussi avoir connu les filles de Philippe, ainsi que Papias, ce qui rend plausible l'hypothèse avancée ci-dessus au sujet de Barcophos.

Ces contacts hiérapolitains expliqueraient en tout cas que le susdit évangile selon Thomas, comme on le verra plus loin, contienne aussi des passages qui se retrouvent dans l'évangile selon les Hébreux, cependant que les passages parallèles à l'Évangile selon Luc s'expliquent naturellement par le fait que Basilide avait suivi à Antioche l'enseignement de Saturnil, disciple de Ménandre et de Luc, et ceux qui s'apparentent à l'Évangile selon Jean par le fait qu'il y avait rencontré aussi des personnes qui, comme Silas et Barnabé, tentaient de rapprocher les écoles gnostiques d'Ephèse et d'Antioche, sans oublier Papias encore, qui avait été disciple de Jean le Théologue et de Jean le Doyen (c'est à dire, selon toute vraisemblance, Jean

Marc) et qui succédera à Matthieu comme évêque de Hiérapolis. Il est donc vraisemblable que l'évangile selon Thomas ait été écrit par Isidore, le fils de Basilide, qui aurait tiré de l'évangile de son père, de l'évangile selon les Hébreux et de l'évangile primitif de Luc les paroles prononcées, selon ces textes, par Jésus.

Mais tout cela explique aussi que la doctrine de Basilide, bien qu'essentiellement gnostique, ne reprend pas purement et simplement à Paul de Tarse sa conception de Jésus fils de Dieu, mais la combine avec celle qu'en avaient les johannites et les nazaréens (15). Pour Basilide, Jésus avait réellement été un homme, dont la mère était Marie, mais ç'avait été un homme surnaturel; sa naissance n'avait pas eu lieu selon les lois physiologiques ordinaires: elle s'était produite à peu près comme il est dit dans "L'Ascension d'Isaïe" (16) et en lui cohabitaient trois natures: un corps matériel et une âme immatérielle, comme chez les autres hommes, et en outre un esprit divin, de nature pneumatique. C'est là l'origine sans doute du récit, tel qu'on le trouve actuellement dans Luc (I,35) du Saint Esprit couvrant Marie "de son ombre" pour lui faire concevoir Jésus.

Nous ne savons pas exactement ce qu'avait été, selon Basilide, l'enseignement de Jésus, mais nous savons par Hegemônios qu'il comprenait notamment la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, qui figure dans l'Évangelion marcionite et dans Luc (XVI, 19-31).

Pour Basilide en tout cas, lors de sa passion, Jésus souffrit réellement dans sa chair. Mais Dieu l'assista sous les traits de Simon Krênaios et recueillit son âme au moment où il expira: cette partie de l'évangile de Basilide devait donc être très semblable au récit de la mise en croix mystique de Jésus fils de Dieu dans l'évangile johannique d'Ephèse.

Pour Basilide enfin, le grand mal qui afflige le monde matériel, c'est le désordre: "L'angoisse et la misère accompagnent l'existence", disait-il, "comme la rouille couvre le fer" (17). La grande restauration, qui sera l'oeuvre de Jésus lorsqu'il reviendra à la fin des temps, consistera à remettre tout à sa vraie place (mission d'ailleurs analogue à celle du Maitreya des bouddhistes); alors, la souffrance disparaîtra et ceux des hommes qui seront restés pieux deviendront immortels dans une sorte de nirvâna.

\*

\*

La doctrine de Basilide devait connaître en Egypte une expansion remarquable, non seulement chez les égyptiens autochtones, mais aussi auprès des juifs d'Egypte que les malheurs de leur patrie d'origine devaient amener à douter du bien-fondé de leur Loi et qui se trouvèrent ainsi enclins à adopter un enseignement s'en inspirant, bien que l'interprétant d'une façon autre que celle qui leur était traditionnelle (18). D'elle sont

issues en tout cas un grand nombre de sectes gnostiques, qui la compliquèrent encore ou la combinèrent avec d'autres traditions, tant autochtones, comme celles d'Isis, Osiris et Sérapis, qu'extérieures, comme celles d'Attis, d'Eshmoûn ou de Zoroastre, ce dernier surtout paraissant avoir joui d'un grand prestige à cette époque en Egypte.

Il semble que des disciples de Jean-Marc-Glaukias jouèrent eux aussi un rôle important dans l'élaboration de ces syncrétismes. C'est ainsi notamment qu'un autre gnostique célèbre, nommé CARPOCRATE, contemporain et peut-être disciple de Basilide (19), aurait basé son enseignement entre autres sur l'évangile de Marc.

Toutefois, l'évangile que ce dernier aurait prêché en Egypte différerait apparemment, non seulement du texte canonique que nous connaissons (et qui est, comme on le verra au chapitre XX, une synthèse de l'évangile primitif de Jean-Marc et de l'Évangélie marcionite) mais même de celui qu'il avait prêché en Italie, car il aurait, à Alexandrie, ajouté à ce dernier des passages "secrets". L'érudit américain Morton Smith a, en effet, découvert en 1958 à Mar Saba, dans le désert de Judée, un recueil de lettres de Clément d'Alexandrie et, dans l'une de ces lettres, il est expressément écrit que Marc ajouta à son évangile, destiné à la prédication, quelques passages destinés seulement à des initiés (20). Il résulte notamment de ce texte que Carpocrate et ses disciples connaissaient lesdits passages secrets et qu'ils les interprétaient tendancieusement pour justifier certaines pratiques, notamment sexuelles, que Clément d'Alexandrie juge libidineuses et immorales (21). On sait d'autre part que les carpocratens s'appuyaient aussi sur un évangile dit "selon les Égyptiens", dont on ne connaît quelques passages que par Clément d'Alexandrie également, ainsi que par d'autres Pères de l'Église. Cet évangile selon les Égyptiens ne serait-il donc pas l'évangile primitif de Jean-Marc, complété par ce dernier en Egypte ? Il suivait, paraît-il, le même ordre que les Évangiles synoptiques, y ajoutant quelques détails de nature gnostique (22). Cela répond parfaitement à ce qui résulte de la lettre de Clément d'Alexandrie découverte par Morton Smith, ainsi qu'à l'opinion de beaucoup de gnostiques selon lesquels Jésus aurait eu pendant sa vie un enseignement exotérique destiné à l'ensemble de ses disciples et un enseignement ésotérique qu'il ne communiqua qu'à quelques uns, tant pendant sa vie qu'au cours d'apparitions après sa "résurrection".

Un des passages les plus sensationnels de ce "Marc secret" est celui qui relate la résurrection d'un jeune frère de Marthe et de Marie et l'amitié qui s'ensuivit entre lui et Jésus. Ce passage permet en effet de résoudre les Énigmes que posaient, dans les Évangiles canoniques, la résurrection de Lazare, l'identité du "disciple que Jésus aimait" (dans Jean) et l'épisode

du jeune homme qui s'enfuit tout nu après l'arrestation de Jésus (dans Marc précisément).

Il s'insère, d'après la lettre de Clément révélée par Morton Smith, près Marc X 34, et il se lit comme suit: "Et ils arrivent à Béthanie. Et il y avait là une femme dont le frère venait de mourir. Elle vint se coucher devant Jésus et se mit à lui dire: "Fils de David aie Pitié de moi". Les disciples la tancèrent, mais, fâché, Jésus alla avec elle dans le jardin où était le tombeau. Et alors on entendit, venant du tombeau, un grand cri. Et, s'approchant, Jésus ôta la pierre, en la roulant, de la porte du tombeau. Et, entré aussitôt là où était l'adolescent (néaniskos), il tendit la main et le releva en lui prenant la main. L'adolescent, l'ayant regardé, se prit d'affection pour lui et le pria de pouvoir se joindre à lui. Et, sortis du tombeau, ils allèrent dans la maison du garçon (car il était riche). Après six jours, Jésus prit autorité sur lui et, à la brune, le garçon alla le rejoindre, enveloppé de toile fine sans rien dessous. Et il resta avec lui cette nuit-là, Jésus lui ayant enseigné le mystère du royaume de Dieu..."

Il est bien clair que c'est donc ce jeune frère de Marthe et de Marie qui est à la fois le disciple que Jésus aimait dont il est question à plusieurs reprises dans Jean, et le jeune homme vêtu seulement d'un voile, qui laisse celui-ci aux mains des soldats qui voulaient le prendre après l'arrestation de Jésus et qui s'enfuit complètement nu en Marc (XIV, 51-52); peut-être aussi s'identifiait-il avec celui qui annonce la résurrection de Jésus à trois femmes (Marc XVI, 5-6).

Le fait est que plusieurs églises revendiquèrent pour l'un des leurs cet énigmatique "disciple que Jésus avait aimé".

On a vu plus haut (23) que les suiveurs de Clément de Rome prétendaient que c'était de ce dernier qu'il s'agissait et que c'était lui, en outre, et non Pierre, qui avait renié Jésus. Mais ils ne prétendirent pas que c'était lui aussi qui avait été ressuscité, ni qu'il était le frère de Simon le lépreux, de Marthe et de Marie... Cette tradition ne sera d'ailleurs pas reprise dans les écrits canoniques.

C'est la prétention de l'église d'Ephèse, selon laquelle "le disciple que Jésus aimait" s'identifierait avec l'apôtre Jean, fils de Zébédée, qui finira par l'emporter (24), alors qu'elle ne repose sur absolument aucun argument de texte. Mais il fallut alors remanier en conséquence l'évangile selon Jean. On a d'ailleurs déjà eu à plusieurs reprises l'occasion de noter les traces visibles, tellement elles sont maladroitement, de l'altération de ceux des passages du IVe Evangile qui relatent la résurrection de Lazare et l'onction de Béthanie. Ces maladresses s'expliquent par le fait que, l'un des derniers rédacteurs de cet Evangile ayant donc voulu accréditer l'opinion que le disciple "que Jésus aimait" avait été l'apôtre Jean, il devenait nécessaire de modifier le récit de la résurrection de ce disciple et notamment son identité: au jeune frère de Marthe et de



Marie (25), le remanieur substitua leur autre frère Simon le lépreux, qu'il rebaptisa Lazare, peut-être en réminiscence de la sentence qui, en Luc XVI 31, clôt la parabole, à laquelle il a déjà été fait allusion, du pauvre Lazare: "Du moment qu'ils n'écoutent ni Moïse, ni les Prophètes, même si quelqu'un se relève d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus", ou peut-être par allusion à un passage du IV<sup>e</sup> livre (apocryphe) des Macchabées (X-II, 8-24), racontant la résurrection d' Eléazar (ce qui est le même nom que Lazare) et de plusieurs autres juifs macchabéens.

Cependant, Jean-Marc ne fut pas le seul nazaréen à influencer le gnosticisme chrétien d'Alexandrie. Il semble bien qu'il en ait été de même de BARNABÉ. Il existe en tout cas une épître qui lui est attribuée et qui paraît bien, selon la plupart des exégètes, être d'origine égyptienne. Elle figura même quelque temps au canon, car elle est reproduite notamment dans le Codex Sinaitus, qui date du IV<sup>e</sup> siècle et qui est le manuscrit le plus complet de la Bible Chrétienne. L'auteur, quel qu'il soit, de cette épître connaît la Loi juive, mais il déclare qu'elle est désormais sans valeur, le Christ l'ayant renouvelée par son propre enseignement: d'ailleurs, les juifs eux-mêmes l'ont reniée, dit-il, depuis qu'ils ont refusé d'obéir à Moïse. Il connaît les épîtres de Paul, surtout celles aux Laodicéens et aux Romains, telles qu'elles figurent dans l'Apostolikon de Cerdon. Mais il connaît aussi la Doctrine des Nazaréens, de laquelle il reprend notamment la théorie des deux Voies (26). Pour lui, contrairement à ce qu'enseignait l'apôtre Paul, Jésus était fait de chair et il a réellement souffert pour la rémission des péchés des hommes : il en voit la preuve dans divers passages de l'Ancien Testament, qu'il interprète comme annonçant la venue de Jésus . Mais, s'il a vraiment souffert, Jésus n'est mort sur la croix qu'en apparence et c'est lorsqu'il est réapparu à ses disciples qu'il leur a donné son véritable enseignement, qui dura d'ailleurs plusieurs années. Cette dernière affirmation est très intéressante, car l'épître de Barnabé est ainsi le premier écrit connu où elle apparaît; elle sera reprise dans la Pistis Sophia valentinienne et dans les écrits de Justin, dont on aura à reparler, notamment au chapitre XX.

Malgré donc l'opinion défavorable de l'auteur de cette oeuvre à l'égard des juifs et de l'Ancien Testament, l'épître de Barnabé constitue un nouvel effort de synthèse entre des doctrines qui se réclamaient d'un Jésus (27).

Peu à peu d'ailleurs, le temps passant, la distinction fut de moins en moins faite dans divers milieux, en Egypte surtout, entre le Jésus nazaréen et le fils du Dieu Chrêstos de Paul et de ses adeptes. L'idée se répandit de plus en plus que Jésus avait été d'abord un homme comme les autres, fils d'une femme nommée Marie, mais qu'à un certain moment (que d'aucuns, comme Cérinthe, plaçaient lors du baptême par Jean, mais que d'autres fixèrent à un autre moment: dès sa naissance ou seulement après

sa résurrection) le fils du bon Dieu Chrêstos s'était incorporé en lui. C'était donc en tout cas par la bouche de l'homme Jésus, du Nazaréen, que le fils de Dieu avait parlé.

On confondit de même la pendaison du corps de Jésus le Nazaréen à un gibet ou à un arbre après sa lapidation et la crucifixion mystique de Jésus, fils de Chrêstos; puis on supposa, après Basilide, qu'au moment où Jésus rendit l'âme, le fils de Chrêstos, c'est à dire d'Eshmoûn, était sorti de son enveloppe charnelle et que son divin Père, qui avait pris, lui aussi, l'apparence d'un homme, nommé Simon Krênaios (devenu, mal compris, Simon Kyrснаios, "de Cyrène"), l'avait fait apparaître sur une croix de gloire. C'est ce dernier épisode qui devait finalement devenir, dans les Evangiles synoptiques, après divers avatars, le passage où Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix. Entre temps, les deux croix avaient elles-mêmes été confondues et on avait oublié la lapidation.

### **Notes:**

(1) Voy. not. Jean-Louis BERNARD, "Aux Origines de l'Egypte" (Laffont, Paris, 1976), pp. 20 & suiv.; Julius EVOLA, "Le Mystère du Graal" (Ed. traditionnelles, Paris, 1977), pp. 224 & suiv.

(2) Voy. Jacques SADOUL, "Le grand art de l'alchimie" (A.Michel, Paris, 1972), pp. 34 & suiv.

(3) Voy. Jacques d'ARES, "Encyclopédie de l'ésotérisme. 2. Religions non chrétiennes" (Ed. du Jour, Paris, 1974), pp. 75 & suiv.

(4) V. à ce sujet Jean-Louis BERNARD, "Apollonius de Tyane et Jésus" (Laffont, Paris 1977), p.26; Jacques d'ARES, "Encyclopédie de l'ésotérisme.3 Les avatars du christianisme" (Jour, Paris 1975) p.52.

(5) Voy. Jacques LACARRIERE: "Les hommes ivres de Dieu" (A.Fayard, Paris), chap.2

(6) V. plus haut, chap. XII, pp. 131 & suiv.

(7) Voy. René ALLEAU, "Le symbolisme alchimique de la mort" (Cahiers internat. de Symbolisme, Mons, 1979, p. 69), pp. 72 & suiv.

(7 bis) Voy. Paul-Louis COUCHOUD, "Le dieu Jésus" (Gallimard, Paris, 1951 ),p.137.

(8) Voy. Georges de VILLEFRANCHE, "L'Astrologie ésotérique retrouvée" (Dervy, Paris, 1974), p. 15 (en note).

(9) Voy. Gershom G. SCHOLEM, "Les Origines de la Kabbale" (Aubier-Montaigne, Paris, 1966), pp . 63 & suiv.

(10) De même, Hermès Trismégiste avait déjà enseigné à son disciple Asclépios (l'Esculape des grecs): "Aucune de nos pensées ne saurait concevoir Dieu, ni aucune langue le définir... Car Dieu est ineffable."

(11) Au XIe siècle, le juif espagnol Salomon ibn Gabirol, encore

appelé Avicébron, devait de même dire que c'est de la fission du néant que Dieu fit sortir l'être (G. SCHOLEM, op. cit., p. 360).

(12) Selon Irénée, Jésus se confondrait, pour Basilide, à la fois avec le Noûs et avec le Christ envoyé par la divinité pour sauver ceux qui croiraient en lui.

(13) Selon Origène (In Luca hom. 1) cet Évangile contenait des paroles du Seigneur, dont l'expression était proche de celle de Luc. Comme on le verra plus loin, cela caractérise aussi l'évangile selon Thomas, dont il est permis de penser qu'il fut composé par Isidore, fils de Basilide (V. mon édition de cet évangile, Bruxelles, 1980, p. 29).

(14) Cité par J. DORESSE, "Les textes gnostiques de Haute-Egypte" (Cah. E.Renan n° 27, 1960), p. 22, note 10. V. mon édition de ce Livre de Thomas dans "Paroles gnostiques du Christ Jésus" (Bruxelles, 1984; Montréal, 1988; en traduction espagnole à Madrid, 1993).

(15) On trouvera un exposé très détaillé du système gnostique de Basilide dans "La Gnose" d'Henri LEISEGANG (Payot, Paris), chapitre VI.

(16) V. chapitre XIII, p. 150.

(17) Cité par Serge HUTIN, "Les Gnostiques" (P.U.F., Paris, 1970), p. 21.

(18) V. à ce sujet Robert M. GRANT, "La Gnose et les origines chrétiennes" (Seuil, Paris, 1964), pp. 33-35 et p. 130. V. aussi Raoul MAKARIUS, "Jésus et la violation des tabous" (Cah. E.Renan, Paris, n° 95, 1976), p. 15.

(19) Voy. à son sujet mon "Abrégé des doctrines gnostiques" (Bruxelles, 1979), p.10.

(20) Morton SMITH, Clément of Alexandria and a secret Gospel of Mark (Presses de l'Univ. de Harvard, Cambridge, Mass., 1973). V. aussi étude par Jean TORRIS des oeuvres de Morton Smith dans Meta n° 7, Paris, juillet 1974, p. 68, et traduction française par J.Goffinet, ibid., p. 77. Dans ces derniers textes, toutefois, figure un contre-sens sur le "martyre" de Pierre: il ne s'agit pas de sa mort, mais de son témoignage (".....") au procès de Paul vers 60 (voy. chapitre X, pp. 97-100). Marc ne peut, d'autre part, avoir été nommé "évêque" par Pierre à ce moment, puisque ce dernier n'était pas encore alors le chef de la secte nazaréenne. Comme on l'a vu au chap. XIV, c'est probablement Jean l'Apôtre qui lui conféra cette dignité lorsqu'il passa à Ephèse. Peut-être aussi est-ce pour cela que les Actes présentent Marc comme ayant été quelque temps un compagnon de Paul, ce qui est historiquement impossible.

(21) Voy. not. Charles MAIGNIAL, "Du sexe et de l'androgynie. Carpocrate et Jésus" (Raison présente, Paris, n° 32, 1974, p. 65).

(22) Selon E.REVILLOUT, Introduction à l'édition des apocryphes coptes dans la Patrologia Orientalis (tome II, fasc. 2), p. 126 (10),

note 2.

(23) Chap.XIV, p.160

(24) Cette tradition était déjà admise à l'époque d'Irénée (v. Adv. Haer. III, 1).

(25) Auquel la tradition islamique donne le nom d'ôuzeir: voy. Guy TARADE, "Israël

et les douze cités d'El Elyon" (Laffont, Paris, 1982), p. 213.

(26) V. plus haut, chapitre IV, p. 44.

(27) Sur l'épître de Barnabé, voy. not. Pierre BOGAERT, "L'Apocalypse syriaque de Baruch", (Cerf, Paris, 1969), pp.272 & suiv.

\*

\*

\*

Sur ce thème, auquel se mêlèrent des éléments venus de toutes les autres religions à mystères, les différentes sectes gnostiques composeront des variations innombrables (1). Il serait évidemment fastidieux, et d'ailleurs sans grand intérêt, d'en faire un relevé complet. Il importe seulement de s'attarder quelque peu à l'une d'elles, celle des SÉTHIENS.

Cette secte tire son nom de Seth, qu'elle considérait comme le plus grand des prophètes de l'ancienne Loi hébraïque, supérieur même à Moïse. Sa conception du Dieu parfaitement bon, de la création du monde et des archontes correspond assez à celle que s'en faisait Basilide, mais elle lui donna une interprétation astrologique et y ajouta que, lorsqu'Adam et Eve eurent désobéi au Créateur, ce dernier les précipita plus bas encore que le jardin d'Eden; ils n'engendrèrent alors qu'une descendance perverse, à l'exception de Seth, de qui est issue la lignée des hommes parfaits, notamment Sem, auquel Seth se révéla sous le nom de Derdikea. Ses descendants se seraient établis sur l'ancien site de Gomorrhe (qui pourrait s'identifier avec Coumrâne, où furent découverts de nombreux manuscrits, notamment esséniens, comme on sait). Jésus, qui est lui aussi un descendant de Seth, en fut en outre la réincarnation. On remarquera donc qu'alors que, dans le culte d'Osiris, qui est le dieu bon, Seth est le mauvais frère de ce dernier (2), chez les séthiens, il est fils d'Adam et prophète du dieu bon, le mauvais Créateur étant le Jéhovah de la Bible hébraïque. Cela s'explique par l'histoire de l'Egypte. Celle-ci fut un moment conquise par des sémites, qui ajoutèrent Seth au panthéon égyptien. Lorsque ces sémites furent chassés, Seth fut maintenu dans le panthéon, mais comme dieu du mal (3). Il est d'ailleurs à remarquer qu'une tradition analogue existe chez les musulmans, pour certains chéites, Mahomet et les douze imâms qui doivent lui succéder sont ou seront, eux aussi, des incarnations de Seth, y compris le Mahdi, c'est à dire le Messie qui doit venir à la fin des temps (4).

Une bibliothèque séthienne importante a été découverte en 1945 à Nag-Hammadi, en Haute Egypte, sur le site de l'antique Khenoboskion, et on peut dire que la révélation des écrits qui la composent, comme ceux de Coumrâne en Israël, a grandement renouvelé les vues que l'on pouvait avoir sur les origines chrétiennes .

Contrairement aux gnostiques syriens notamment, ceux d'Egypte ne reniaient pas totalement la Bible hébraïque, bien qu'ils l'interprétassent tout à fait autrement que les juifs, parfois même en sens contraire. Car, pour eux, on l'a déjà vu, le lahwhé hébreu est le mauvais démiurge, tandis que le Serpent est, au contraire un ange qui tenta de délivrer les hommes de l'ignorance et de la servitude que le Créateur leur impose. On relèvera, à cet égard, l'analogie au moins formelle que l'on peut trouver entre le nom hébreu du serpent, nahash, et le grec noûs, qui désigne l'intelligence, l'imagination créatrice. Aussi plusieurs sectes gnostiques, telles que les naassènes, les ophites, les pérates, etc. firent-elles jouer au serpent un rôle essentiel. Il en fut ainsi notamment des séthiens, dont certains attribuaient même au serpent un rôle majeur dans la naissance de Jésus: pour engendrer ce dernier, l'esprit de Dieu, prenant la forme d'un serpent, aurait fécondé la matrice d'une vierge (5), mais, après avoir ainsi pénétré les honteux mystères du ventre, il se serait purifié en buvant de l'eau vive et en se couvrant ensuite d'un brillant vêtement céleste. Ces images ont sans doute une signification astrologique, car les constellations de la Vierge et du Serpent sont très proches l'une de l'autre, mais pour ces séthiens, en outre, le baptême et la crucifixion mystique du Sauveur ne faisaient encore qu'un, on le voit, avec sa "transfiguration", comme dans l'évangile primitif de Luc (6).

Cette conception de la naissance de Jésus marque d'ailleurs déjà une évolution dans la doctrine des séthiens et peut-être même une influence nazaréenne- issue sans doute de Marc - car, dans une des versions du "Livre secret de Jean" découvertes à Nag-Hammadi, Marie est encore un personnage céleste et c'est elle qui va aux enfers délivrer les bienheureux de l'Ancienne Loi, cependant que Jésus s'identifie au Serpent. La conception gnostique du rôle de Marie, mère de Dieu, évoluera d'ailleurs d'une façon analogue à celle à laquelle nous avons assisté au chapitre précédent à Ephèse, peut-être sous l'influence des gnostiques chrétiens de cette ville (7), avec lesquels ils n'étaient évidemment pas sans avoir des rapports. On sait aussi que, tandis que la déesse babylonienne Ishtar ou Astarté, fille du Dieu suprême, descendait du Ciel aux enfers pour délivrer l'esprit de la matière (8), l'Hélène des simoniens remontait au Ciel, après avoir été délivrée par le fils d'Eshmoûn, en même temps que lui. Peut-être est-ce là l'origine, complètement déformée après l'achèvement de l'évolution de la conception que se firent les

chrétiens de la Mère céleste, devenue la Vierge, mère du Sauveur Jésus, du dogme de l'Assomption.

Le mythe de la venue en ce monde du Sauveur paraît, à l'origine, avoir été, pour les séthiens comme on a vu que c'était le cas aussi de Cerdon, principalement de nature astrologique encore. Ce n'est que plus tard que les événements symboliques furent compris matériellement et à la lettre. C'est ainsi que la croyance populaire, qui ne figure pas dans les écrits canoniques, selon laquelle Jésus serait né dans une étable entre un boeuf et un âne, provient de ce que certains gnostiques faisaient apparaître le Sauveur dans le monde au moment où le soleil se trouvait à la limite du signe du Taureau et de celui des Gémeaux, ce dernier étant appelé, chez les chaldéens, Toua-Mou, c'est à dire l'Âne.

La conception que se faisaient les séthiens du sauveur des hommes était d'ailleurs fort proche de celle des zoroastriens, qui l'appelaient Saushyant et pour qui la venue de ce dernier devait marquer la disparition du mal (9). Pour les gnostiques égyptiens, pour les séthiens en particulier, la venue du Sauveur en ce monde représentait plutôt un détournement complet de l'univers, la droite étant devenue la gauche et inversement, ce qui explique notamment certains passages de l'évangile selon Thomas (10), un de leurs livres de base qu'on a déjà eu plusieurs fois l'occasion d'évoquer dans le présent ouvrage et dont on aura à reparler bientôt. De même, la crucifixion de Jésus n'était, pour eux, que la transposition sur le plan terrestre de la "mise en croix" cosmique au moment où le soleil franchit l'équateur céleste, qui marque, pour beaucoup d'anciens, la limite ("...." ou ".....", ici dans le sens de palissade, de clôture) entre le monde d'en bas, fait de terre et d'eau, et le monde d'en haut, le monde céleste, domaine de la Lumière divine, l'esprit circulant entre ces deux mondes comme un souffle aérien parfumé (11).

Quant à la résurrection de Jésus après trois jours, les égyptiens y virent certainement quelques analogies avec le fait que, dans le culte d'Osiris, les morts étaient déposés pendant trois jours dans un sarcophage, où ils se momifiaient ; après quoi, leur âme était censée monter vers la Lumière (12).

Les séthiens concevaient de même le baptême et la résurrection dans un sens plus symbolique que matériel. La résurrection, pour eux, c'était essentiellement la rédemption provenant du fait qu'on est arrivé à se connaître soi-même et à prendre conscience notamment que l'âme individuelle n'est qu'une partie de de l'âme universelle, de la Divinité lumineuse et parfaite. A ce moment-là, on naît véritablement à une vie nouvelle, et le baptême rituel n'est que peu de chose au regard de ce "baptême de la vérité" (13).

Enfin, les séthiens professaient aussi le dédain de l'argent et des relations sexuelles.

Que ces conceptions se rattachent à l'essénisme, en particulier à la branche de celui-ci qui eut pour prophète Jean le Baptiseur, on n'en saurait douter. Parmi les livres découverts à Nag-Hammadi, on trouve notamment une "apocalypse de Dosithée" (ou "Trois Stèles de Seth") et pas moins de trois versions du "Livre secret (ou Apocryphon) de Jean" (14). Dans celui-ci, on retrouve les conceptions basilidiennes de l'ogdoade et de l'hebdomade, cette dernière étant, on le sait, constituée par les sept planètes de l'astrologie ancienne : celles-ci ont été créées par Ialdabaoth et à chacune d'elles est dédié un des sept jours de la semaine. En y ajoutant l'Empyrée, le domaine du Dieu de lumière et de bonté, on obtient l'ogdoade, le grand Tout. Le Jean de ce livre est probablement Jean, dit Marcus ou Glavkias, qui fut évêque d'Alexandrie et qui y récrivit son évangile primitif en y ajoutant des passages gnostiques.

Dans un autre traité, "L'Allogène", l'ange Joël - qui est, dans la Cabbale, l'ange protecteur d'Israël et porte aussi le nom de Métatrôn - fait des révélations à l'Allogène (15), une des réincarnations de Seth, et cet Allogène les transmet à son fils Messos, dont le nom est probablement une transcription copte de l'hébreu Mashiach, Messie, c'est à dire Christ.

On retrouve enfin dans tous ces textes, ainsi que dans d'autres encore comme notamment "La Prôtennoïa trimorphe" et un long traité mis sous le nom de Zostrien et paraissant d'inspiration zoroastrienne, la Barbêlô de Nicolas (16). Mais, au lieu de n'être qu'une puissance émanée de l'esprit de l'être inengendré, elle est ici le principe femelle de la Dêité elle-même, et c'est de ses noces avec le Père, le principe mâle de celle-ci, qu'est né le Fils, lequel est lumière pure. Avec l'esprit, Barbêlô façonne alors Christ, le divin Autogène, ainsi que le premier de tous les anges, Armozêl, l'éon de la lumière; puis encore trois autres anges: Oroïaël, Daveilthé et Elelêth (17). Enfin, trop confiante en sa propre puissance, Barbêlô enfante encore, mais à l'insu de son conjoint, un "éon" qui sera le premier "archonte", Ialdabaoth, lequel prend la forme d'un serpent à tête de lion et qui crée l'univers matériel, ainsi qu'une multitude d'autres archontes, qu'il met à son service. Cela le rend orgueilleux et le portera à croire qu'il est lui-même Dieu : "Je suis un Dieu jaloux et il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de moi", proclamera-t-il. Alors, Barbêlô comprend son erreur; elle se lamente et se repent de l'avoir engendré. Touché par ses pleurs, le Père décide d'envoyer sur Terre leur divin Fils pour se faire connaître aux hommes et leur enseigner le moyen de se sauver du mal causé par Jéovah-Ialdabaoth.

Parmi les textes composant la bibliothèque séthienne découverte à Nag-Hammadi, il convient de s'attarder quelque peu sur deux d'entre eux, car il est attesté qu'ils furent utilisés aussi par d'autres sectes gnostiques: les évangiles selon Thomas et

selon Philippe.

Comme on l'a vu plus haut, l'évangile selon Thomas a probablement été composé par Isidore, fils de Basilide. Il n'est donc pas propre aux séthiens. Selon Hippolyte, les naassènes, qui étaient pour lui les gnostiques par excellence et dont la doctrine était répandue surtout en Phrygie, prétendaient tenir leur enseignement de Jacques lui-même, le frère du Seigneur, par l'intermédiaire d'une certaine Marianne (laquelle est probablement la Marie Madeleine des évangiles canoniques). Mais cet enseignement leur venait d'Égypte, puisqu'ils utilisaient un évangile selon Thomas, ainsi qu'un évangile selon les Égyptiens (18), et que, d'après eux, les premiers des hommes après les phrygiens étaient les égyptiens. Cependant, le seul extrait de l'évangile selon Thomas que cite Hippolyte: "Celui qui me cherche me trouvera parmi les enfants à partir de sept ans, car c'est là que, dans le quatorzième éon, après être caché, je me manifeste" (19) ne figure pas dans le texte du même nom de la bibliothèque séthienne. Les logia 3 à 5 de celui-ci en sont cependant fort proches, ainsi que d'ailleurs du fragment 52 d'Héraclite d'Éphèse: "L'effusion de l'éon est un enfant qui joue à pousser des pions. C'est à un enfant qu'appartient la royauté". Et on ne sait pas si leur évangile égyptien est le Marc complété dont il a été question plus haut (20) ou l'évangile pour les égyptiens trouvé à Nag-Hammadi, qui n'est certainement pas le même non plus (21), car il ne raconte pas l'histoire de Jésus, mais celle de Seth (lequel s'était toutefois, rappelons le, réincarné en Jésus, selon les séthiens). La doctrine des naassènes, telle que l'expose Hippolyte, présente en tout cas de grandes analogies avec celle qui se dégage tant de l'épître aux Hébreux que de l'évangile selon Thomas, lequel n'est d'ailleurs pas, comme les canoniques, un récit suivi des actes et dits de Jésus, mais une succession de paroles et de paraboles qu'il aurait prononcées. Jésus y est au surplus qualifié de "vivant", ce qu'il faut évidemment entendre dans le sens que les gnostiques, en particulier égyptiens et iraniens, donnaient à la Vie. Certains passages de cette oeuvre, en outre, se rapprochent fort d'un au moins des extraits que l'on connaît de l'évangile marcien selon les égyptiens: "Lorsque Salomé demanda quand seraient connues les choses sur lesquelles elle l'interrogeait, le Seigneur dit: Lorsque vous aurez piétiné le voile de la pudeur et que les deux deviendront un et que l'homme avec la femme ne sera ni homme ni femme..." (22).

Cet évangile selon Thomas utilisé par les séthiens paraît bien être issu principalement de l'évangile écrit par Luc, tel que Basilide en eut connaissance à Antioche lorsqu'il suivit l'enseignement de Saturnil. On y retrouve en effet plusieurs passages analogues à ce qu'on connaît des oeuvres de Basilide (23) et, des Évangiles canoniques, c'est de celui selon Luc qu'il est le plus proche. Cependant, on y trouve aussi des logia



analogues à certains passages de l'évangile selon les Hébreux et à certaines péripécies de Marc et de Matthieu, qui dérivent, on le sait, de celui-ci (24). Cela est dû sans doute aux contacts que Basilide eut à Hiérapolis avec les filles de Philippe et, à Alexandrie, avec Marc et Barnabé, comme on l'a vu.

Avant la découverte d'une version copte de ce texte à Nag-Hammadi, on en avait trouvé à Oxyrinque, en Egypte également, plusieurs fragments en grec. Il y a quelques variantes de l'une à l'autre de ces versions, mais elles sont peu importantes. Aussi le point de savoir si c'est la version grecque qui est antérieure à la copte ou l'inverse est-il discuté. Il semblerait que le texte copte soit l'original, mais qu'il ait tiré lui-même sa substance de textes rédigés en d'autres langues: grec, hébreu, araméen, d'autres encore peut-être, puis que cet original ait été ensuite traduit ou retraduit en grec. Cependant, le texte de quelques uns des fragments grecs connus est plus long que les passages correspondants de la version copte, ce qui pourrait faire supposer que celle-ci serait une version un peu abrégée d'un original grec...

Quoi qu'il en soit, l'auteur de cet évangile selon Thomas semble se présenter comme étant le frère jumeau d'un Juda. Il ne s'agit évidemment pas du sicaire qui joue le rôle du traître dans les évangiles canoniques, mais de celui que les deux premiers de ceux-ci appellent Lebbée ou Thaddée, c'est à dire Téouda, lequel avait, selon Valentin, connu Paul de Tarse, ce dernier ayant lui-même eu Luc pour disciple. On se rappellera aussi que, dans le IVe Evangile, c'est précisément à Juda Thaddée, à Juda Thomas et à Philippe que Jésus (c'est à dire en réalité Dosithée) s'adresse, au cours de la dernière Cène, lorsqu'il développe son enseignement et, en particulier, qu'il annonce l'avènement d'un Paraclet.

Selon Thomas, Jésus aurait dit notamment que tout ce qui est caché serait dévoilé (25). Or, Paul avait déclaré précisément, à plusieurs reprises, être venu pour dévoiler ce qui était caché (Rom. XVI 25; Col. I 25; Ephèse. III 9). On remarquera, à ce propos, que les religions hindoues de l'époque, elles aussi, enseignaient que quelque chose a été perdu que désirent retrouver ceux qui aspirent à la véritable connaissance, et que ce qui est ainsi caché doit redevenir visible à la fin du présent cycle de l'humanité (26).

Mais l'idéal de vie proposé par Jésus dans l'évangile selon Thomas, et dont on retrouve des échos dans les Evangiles canoniques, ressemble aussi très fort à celui des fakirs hindous. Ces derniers font profession d'ascétisme et de pauvreté, ils quittent tout, y compris leur famille, pour parvenir à la sainteté et se munissent seulement d'un bâton; ils ne se préoccupent guère de leur nourriture et de leur vêtement et ils ne rendent pas les coups qu'ils reçoivent (27). En outre, le logion n° 111, où il est

question du ciel et de la terre qui "s'enroulent", se rapproche étrangement, non seulement d'Isaïe XXXIV 4, de l'Apocalypse johannique VI 14 et de l'Epître aux Hébreux I 12 (laquelle cite elle-même la finale du Psaume CII) et même du Livre de Mormon (III Néphi XXVI 3 et Morm. IX 2)(28), mais aussi de ce passage des Oupanishads hindoues: "Lorsque l'homme pourra rouler l'espace sur lui même comme un parchemin, alors viendra un terme à la souffrance."

Dans son livre "Jésus a vécu au Cachemire" (29), Andreas Faber-Kaiser soutient, non seulement, comme NOTOVITCH que l'on a cité au chapitre II (30), que Jésus aurait été en Inde de sa 14e à sa 29e années, mais encore qu'ayant été dépendu encore vivant du gibet, il y serait retourné après sa prétendue "résurrection". Les arguments de Faber Kaiser sont impressionnants, mais il a le tort, dans les sources qu'il utilise, de traduire par "Jésus" indifféremment toutes sortes de noms, dont notamment Yuz, qui se rapproche bien plus de Jude, nom que portaient les jumeaux Téouda et Taoma. Plusieurs des faits que Faber-Kaiser attribue à Jésus doivent donc, semble-t-il, se rapporter plutôt à Thomas qui, selon les Actes de Thomas, alla en effet en Inde (31). Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que l'évangile mis sous son nom ait de telles résonances hindoues. Un professeur anglais a même pu soutenir que les disciples qu'aurait faits Thomas en Inde méridionale auraient entretenu d'étroits rapports avec les bouddhistes de l'endroit (32).

D'autre part, il est écrit dans Thomas que les privilégiés qui auront reçu la vraie doctrine se tiendront désormais "debout" (logia n° 15 et 23). Ceci est à rapprocher de l'enseignement des simoniens, pour qui Eshmoûn ou Simon était par excellence l' "...", celui qui se tient debout. Pour les séthiens, en effet, celui qui accède à la connaissance de soi participe désormais à la nature divine . Ces notions, qui reviennent à de très nombreuses reprises dans les textes de Khenoboskion, étaient tirées elles-mêmes de Philon d'Alexandrie qui, dans son traité "De l'Immortalité de Dieu", appelle Dieu, lui aussi, l' ".....", mais ajoute que quiconque veut s'approcher de Dieu doit devenir lui-même un "toujours debout". Or, on sait tout ce que devait la doctrine de l'apôtre Paul au simonien Ménandre et au philonien Appolôs.

On trouve aussi dans Thomas plusieurs des "béatitudes" reproduites par Luc d'après le Livre des Secrets d'Hénoch (33), cependant que d'autres figurent dans le Livre de Thomas qui fait également partie, on l'a vu plus haut, de la bibliothèque de Khenoboskion. Cela également donc se rattache à l'enseignement de Paul de Tarses tel qu'il avait été transmis par Luc.

On a enfin déjà eu l'occasion de signaler les analogies entre la doctrine des séthiens et les religions iraniennes. C'est de

celles-ci notamment qu'était issu le mithraïsme, dont on a déjà plusieurs fois relevé également et l'évolution parallèle à celle du christianisme et l'interaction entre ces deux religions . Or, le second grade de l'initiation mithraïques était celui de nymphus, l'épousé, et le quatrième celui de leo, le lion. On retrouve le lion au n° 7 de l'évangile selon Thomas et l'épousé aux numéros 75 et 104. Il est à noter, à ce propos, que plus tard, les marcionites appelleront leur Eglise la fiancée et Jésus le vrai fiancé (34), cette conception étant d'ailleurs d'origine juive: "C'est toujours en termes de fiançailles que s'exprime l'amour d'Israël et de Dieu", constate Israël Abrahams (35). Dans son Adversus Marcionem, Tertullien apostrophera Marcion en ces termes: "Pourquoi donc considères-tu Christ comme l'époux de l'Eglise ? " (IV 11, 8). Il faut probablement aussi rapprocher ces passages du Psaume XIX et du commentaire qui en est fait dans le Zohar, I, 8b-9a, où l'époux qui sort le matin de la chambre nuptiale n'est autre que le Soleil.

On voit par là combien est complexe l'interaction entre les diverses sectes du christianisme primitif, du judaïsme gnostique et des doctrines païennes de cette époque, y compris même les chinoises (36).

On en trouve d'autres exemples dans l'évangile selon Philippe, qui était utilisé, lui aussi, par plusieurs autres sectes gnostiques, notamment par les ophites.

Tout comme pour l'évangile selon Thomas, le seul fragment cité ailleurs comme en provenant (37) ne figure pas dans le texte copte. Mais on y retrouve les épousailles dans la "chambre nuptiale", nymphôn (38), qui, telles qu'elles sont présentées ici, paraissent bien avoir été le sacrement suprême de la secte des séthiens, une sorte de "mariage" spirituel qui, étant "sans souillure" (et opposé au "mariage de la souillure") conférait sans doute la perfection - ce qui paraît fort proche de ce que sera le consolamentum des manichéens, des bogomils et des cathares, lequel était probablement lui-même d'origine mandéenne (39). Les autres sacrements étaient le baptême (grâce auquel l'adepte "ressuscite"), l'onction, l'eucharistie et la rédemption. Quant à la résurrection ici non plus, elle ne doit pas être prise à la lettre : il s'agit en réalité du passage, après la mort du corps ou même déjà pendant la vie terrestre, dans une autre vie, qui se place sur un autre plan que le plan matériel.

L'évangile selon Philippe ne contient d'ailleurs pas seulement des paroles de Jésus, mais aussi l'exposé d'une doctrine faite de mythes gnostiques et d'une exégèse de divers passages des Écritures, ainsi que des discussions sur les rites.

On a vu plus haut que l'enseignement de Basilide semble s'être répandu non seulement chez les égyptiens, mais encore parmi les juifs d'Egypte et probablement, d'ailleurs, aussi d'un peu partout dans la diaspora. L'évangile selon Philippe semble

marquer une transition entre la Loi juive et la doctrine chrétienne telle qu'elle se fixera plus tard, ce qui répond assez bien à ce qu'Irénée rapporte des basilidiens : "Ils disent qu'ils ne sont plus juifs, mais qu'ils ne sont pas encore chrétiens", et pourrait s'appliquer aussi aux ophites. Selon Philippe, les "gentils" ne sont pas "vivants", mais d'autre part, "celui qui n'a pas reçu le Seigneur est encore un hébreu". Différents mots hébreux traditionnels sont d'ailleurs interprétés d'une façon très particulière. On nous explique, p. ex., que le nom de Christ est un "nom révélé" signifiant "celui qui est mesuré" et que le nom de la Sagesse Achamôth doit être employé avec précaution (40), car la véritable Sagesse d'en haut, c'est Echamôth; mais il existe aussi une sagesse inférieure, Echmôth, qui est celle de la mort (sans doute parce que môth, en hébreu, veut dire "mort"). D'ailleurs, la vérité n'est pas apparue telle quelle dans le monde, mais à travers des images, les figures, des symboles. Mais celui qui voit le Christ devient un christ et celui qui arrive à se connaître véritablement lui-même devient enfin lui-même.

Nous apprenons aussi que Jésus, outre ses disciples, était toujours accompagné de trois dames : sa mère, sa soeur et la Magdeleine, toutes trois nommées Marie. Madeleine était son épouse et recevait souvent de lui des baisers.

Il existe d'ailleurs aussi un évangile de Marie, où Marie Madeleine raconte ce que lui a dit Jean après qu'il lui soit apparu auprès de son tombeau (Marc VI 9; Jean XX, 14-17). Mais les disciples restent sceptiques... Cet évangile nous apprend, lui aussi, que le Sauveur aimait Marie Madeleine plus que quiconque et que, celle-ci ayant accepté son enseignement, il a fait d'elle un homme comme les autres disciples (41).

\*                      \*

Mais l'expression la plus achevée sans doute du gnosticisme alexandrin, on la trouve dans l'oeuvre de Salomon VALENTIN, qui est comme la synthèse, combinée avec quelques apports personnels, de tout ce qu'on vient de lire dans le présent chapitre. Ce Valentin, qui était d'origine juive et n'a probablement pris qu'à Rome le surnom de Valentinus, paraît avoir été l'un des disciples de Basilide, mais il doit avoir fréquenté les séthiens et il connaissait Marcion. Il se disait, comme ce dernier, un continuateur de l'apôtre Paul, et aussi de Téodas, c'est à dire probablement Juda Thaddée. Après s'être constitué sa propre doctrine, il la répandit d'abord dans plusieurs régions d'Egypte, où il s'assura de nombreux adeptes, puis il se rendit à Rome, sans doute vers 138, où il participera à la rivalité qui opposa les nazaréens et les gnostiques, comme on le verra plus loin. Puis, en ayant été expulsé vers 165, il passa à Chypre, où il semble avoir vécu les dernières années de sa vie.

Il est l'auteur d'homélies, de lettres, d'odes, de psaumes,

dont le texte est perdu (sauf une lettre sur la résurrection et le commentaire d'un "évangile de vérité", qui figurent dans la bibliothèque de Khenoboskion) ou dont on ne connaît que des extraits. Son enseignement et son activité ont d'autre part été décrits par divers auteurs, tels que Clément d'Alexandrie, Irénée, Hippolyte, Epiphane, Origène, si bien qu'ils sont, malgré tout, assez bien connus.

C'est Irénée notamment qui attribue à Valentin une oeuvre qu'il dénomme "Evangile de Vérité". On a longtemps cru qu'il devait s'agir d'un texte analogue à ceux auxquels on donne habituellement le nom d'évangile. Mais on a découvert à Nag-Hammadi, dans la bibliothèque séthienne dont on vient de parler, un texte dénommé "L'évangile de vérité" parce qu'il commence par les mots: L'Evangile de la Vérité est joie. Cette oeuvre est, comme les autres textes provenant de la même bibliothèque, rédigée en copte, mais paraissant traduite d'un original grec. Ce n'est pas en réalité un évangile, mais une sorte d'hymne homilétique, l'exaltation lyrique d'un évangile que l'auteur considère comme le seul véridique. L'auteur paraît bien être Salomon Valentin, car certains passages de cette oeuvre sont reproduits par Clément d'Alexandrie, qui les lui attribue (42). C'est donc probablement à elle aussi qu'Irénée fait allusion et non à l'évangile lui-même qu'exalte l'auteur et qui n'est probablement pas, lui, de Valentin, car on le voit mal magnifier de la sorte sa propre oeuvre. L'évangile véridique était sans doute, pour Valentin, un évangile antérieur à lui, peut-être celui de Basilide, son maître, ou encore l'évangile selon Thomas, avec lequel il présente d'assez nombreuses analogies (43), à moins que ce ne fût l'évangile éphésien de Jean dont il est question au chapitre précédent, car le texte trouvé à Nag-Hammadi contient de nombreux passages qui l'apparentent à Jean. C'est peut-être en réaction contre Valentin que, plus tard, Tertullien (qui écrivit aussi un traité "Contre les Valentiniens") donnera le nom d'évangile de vérité à L'Evangile selon Luc (44).

Dans l'oeuvre de Salomon Valentin, le Sauveur est le Logos, identifié au Jésus envoyé par Chrîstos. Ayant été fixé au bois, sur lequel il ne souffrit qu'en apparence, il est ainsi devenu fruit de la connaissance du Père, ce qui est cause de joie pour ceux qui en ont "mangé" (ceci sans doute par opposition à l'affliction de ceux qui mangèrent, malgré l'interdiction divine, du fruit de l'arbre paradisiaque de la connaissance). Ce thème est très proche de ce que dira Marcion: L'homme a oublié son origine divine; le Sauveur est venu le lui rappeler, lui faire connaître la vérité sur Dieu et le délivrer ainsi du mal, car celui-ci est dû surtout à l'ignorance (45).

On retrouve aussi dans cette oeuvre de Valentin le thème du bon pasteur qui laisse là les 99 brebis de son troupeau pour partir à la recherche de la centième, qui s'est égarée. Cette

parabole, qui figure aussi dans l'évangile selon Thomas (log. n° 107), symbolisait pour les gnostiques Achamôth, la Sagesse déchue. On la retrouvera dans l'Évangelion marcionite (VIII, 18-20) et dans le III<sup>e</sup> Évangile (Luc XV, 4-7), d'où elle passera enfin dans Matthieu (XVIII, 12-14), mais non sans s'affaiblir d'une transmission à l'autre, au point que son sens gnostique finira même, dans Matthieu, par s'effacer complètement.

De tout cela on peut inférer que l'enseignement de Salomon Valentin était à peu près le suivant, au moins en résumé, car sa conception des origines du monde et de la rédemption sont d'une complexité extraordinaire, dans le détail de laquelle il serait oiseux d'entrer ici.

Selon lui, le Père, auquel il est impossible de donner un nom, mais qui est la bonté parfaite, a engendré par amour trente et un éons, dont le premier, le Fils, est le Nom même du Père, et qui constituent ensemble le Plérôme céleste. Ce dernier s'oppose au Kénôme ou matière, dont le roi est le Démon, engendré lui-même par un enfant du 31<sup>e</sup> éon, Achamôth (la Sagesse). La limite entre ces deux mondes, le monde céleste et le monde matériel, est une barrière en forme de croix, appelée Horos ou Stavros, dont on a vu que, pour la plupart des gnostiques, c'est le croisement de l'écliptique et de l'équateur céleste, mais qui paraît être, pour Valentin, l'orbite de la planète Saturne, laquelle tournerait en sens inverse des autres planètes (46).

C'est le Démon qui a créé les sept cieux, ainsi que la Terre et l'homme, mais "autant le portrait est inférieur au visage vivant, autant le cosmos est inférieur à l'éon vivant", aurait écrit Valentin. "Car la forme ne s'est pas rencontrée en elle-même, mais c'est le Nom qui a rempli ce qui était déficient dans le modelage de l'oeuvre. Et l'invisible de Dieu coopère ainsi à la foi de l'oeuvre modelée" (Clément d'Alexandrie, Stromates IV 13).

"C'est là, au premier chef, du pur platonisme", commente LEISEGANG : "D'une part un Cosmos spirituel, le monde des idées, ici l'Eon vivant, comme archétype de l'autre, notre monde visible comme son image imparfaite. Entre les deux, un démon qui s'enfonce dans la splendeur du monde de l'esprit et l'imite ensuite dans la matière terrestre. C'est pourquoi celle-ci porte les traits du divin, mais défigurés, embrouillés, difficiles à reconnaître, n'était, sous l'image, le nom de ce qu'elle veut représenter..." (47).

Cependant, deux autres des éons engendrés par le Père: l'Intellect et la Vérité, le premier étant son principe mâle, l'autre son principe femelle, engendrèrent à leur tour le Christ. Ce dernier, ayant pitié d'Achamôth, qui était tombée dans le Kénôme, envoya sur Terre un Sauveur ou Paraclet, lequel traversa les sept cieux et prit, arrivé sur Terre, la forme d'un homme: il passa, dans ce but, "à travers" Marie, mais il ne devait cependant rien à cette dernière, puisque son apparence de corps charnel n'était pas matérielle. Le nom de cet homme apparent était Jésus. Les

humains reçurent diversement son enseignement : les "pneumatiques, qui vivent par l'esprit, lui firent bon accueil; les "psychiques", dont l'âme est incertaine, le crurent sans bien le comprendre, oscillant continuellement entre le bien et le mal; les "hyliques" enfin, n'arrivant pas à s'élever au dessus des contingences matérielles, subiront le sort de celles-ci: ils seront, à la fin des temps, consumés avec elles par le feu, tandis que les "pneumatiques", devenus de purs esprits, entreront avec le Sauveur dans le Plérôme, où ils contracteront des noces mystiques avec les bons anges (48), et que les "psychiques" iront rejoindre le Démiurge, leur créateur, dans la région intermédiaire, laissée vacante par le départ d'Achamôth, laquelle aura, elle aussi, rejoint le Père.

Cet enseignement de Jésus cependant, il ne l'avait donné qu'après qu'ayant été fixé sur une croix (49), il soit mort en apparence, puis ressuscité et enfin réapparu à ceux qui avaient cru en lui. Cette "crucifixion" était d'ailleurs la "projection" terrestre de l'aventure céleste qui était arrivée à l'un des éons, l'Intellect, lequel, voulant rendre forme et conscience à Achamôth, s'était étendu un moment sur la barrière séparant le Plérôme et le Kénôme. Car, pour Valentin comme pour la plupart des gnostiques, les choses d'ici bas ne sont que des images des choses d'en haut.

La théorie valentinienne des éons paraît bien avoir pour origine ce qui est écrit du calendrier dans le livre d'Hénoch (LXXVIII, 15-16 et LXXX, 2-8) (50). Celui-ci attribuait l'irrégularité du cours de la Lune au péché de l'homme. Pour Valentin, s'il y a trente éons, sans compter Achamôth, c'est parce que la révolution de Saturne dure 30 ans, et si l'année compte douze mois, c'est parce que celle de Jupiter dure 12 ans, cependant que celle de la Lune est d'un douzième l'année. L'année elle-même devrait donc compter 31 x 12 jours, donc 372 jours, et si elle n'en compte que 365, c'est à cause de la chute d'Achamôth, qui a perturbé la perfection cosmique : depuis lors, les mois lunaires ne comptent plus tous 31 jours, mais quelques uns n'en comptent que 30 ou 29.

Enfin, une oeuvre intitulée Pistis Sophia (c'est à dire Sagesse crédible) (51) est attribuée souvent aussi à Salomon Valentin. Il semble toutefois que cette oeuvre étrange ne soit pas de lui, mais d'un de ses disciples. Elle a d'ailleurs probablement été écrite à l'époque où Valentin se trouvait à Rome et où la polémique entre chrétiens et entre ceux-ci et les juifs orthodoxes battait son plein, en tout cas après le Dialogue de Justin avec le juif Tryphon (52). Ce dernier, en effet, avait, entre autres objections à l'encontre de la thèse chrétienne selon laquelle Jésus aurait été le Messie attendu par Israël, rappelé la prophétie de Malachie (Mal, III 23) que le Messie devait être accompagné d'Elie (53). C'est pour répondre à cette objection que des

chrétiens assurèrent alors qu'Elie était effectivement revenu : il s'était incarné, disaient-ils, en Jean le Baptiseur et ce dernier avait été le précurseur de Jésus. Alors qu'il n'est nullement question de cela dans le IV<sup>e</sup> Evangile - où Jean, au contraire, nie formellement être Elie (I 20) - ni même encore dans Marc, si ce n'est dans une phrase sibylline de Jésus (IX 13, mais le passage IX, 11-13, ne provient sans doute pas du texte primitif), on ne voit, dans les Evangiles canoniques, affirmer clairement cette thèse que dans Matthieu (XI 14 et XVII 13), qui est, on l'a déjà dit plusieurs fois, la synthèse de tous les autres et donc le dernier en date. Cependant, cette version des faits apparaît déjà dans le texte actuel de Pistis Sophia, où est narrée la naissance de Jean et de Jésus et où ce dernier raconte notamment qu'après avoir, venant du Ciel de lumière de son Père, le Dieu de bonté, traversé les sept cieux de l'univers matériel, il prit, arrivé sur Terre, l'apparence de l'ange Gabriel qu'il "jeta une vertu" dans Elisabeth et qu'ayant trouvé en chemin l'âme d'Elie le prophète, il la fit entrer dans le sein d'Elisabeth: "c'est donc la vertu du petit laô et l'âme d'Elie qui sont attachées dans le corps de Jean-Baptiste", conclut-il. Mais ce passage est une interpolation (54). Et, de toute façon, l'explication ne vaut rien: Elie n'était pas mort, il avait été enlevé tout vivant sous les yeux d'Elisée par un char de feu (II Rois, II 11) et c'est en personne qu'il devrait revenir, non son âme qui devait se réincarner en quelqu'un d'autre...

Comme on aura à reparler de Salomon Valentin à propos de son activité à Rome d'environ 138 à 165, on reviendra à ce moment sur Pistis Sophia également.

### **Notes:**

(1) On trouvera un résumé de celles-ci dans André RAGOT, "Aux sources du christianisme" (Cah. E.Renan, Paris, n° 54, 1967), pp. 31 & s.

(2) V. plus haut, chapitre XII, p. 131.

(3) Voy. Philippe AZIZ, "Moïse et Akhenaton" (Laffont, Paris, 1979), pp. 81-82 et 243. Sur le sens ambivalent du mythe de Seth, v. aussi Julius EVOLA, "Le Mystère du Graal" (Ed. traditionnelles, Paris, 1977), pp. 121-122.

(4) Voy. Claudio MUTTI, "La parousie du Mahdi" (L'Age d'or, Puisseaux, n° 1, 1983,

(5) Cette idée, elle aussi, est d'origine celtique: voy. Yann BREKILIEN, "La mythologie celtique" (Marabout, Bruxelles, 1983), pp. 33-34.

(6) V. chapitre XII, pp. 140 & suiv.

(7) Cf. Serge HUTIN, "Les Gnostiques" (P.U.F., Paris, 1970), pp. 43-44 et 84.

(8) V. à ce sujet Paul NAUDON, "La Tradition et la Connaissance primordiale dans



la spiritualité de l' Occident" (Dervy, Paris, 1973), pp. 34-35.

(9) V. à ce sujet Jacques MÉNARD, "L'Évangile de Vérité" (Letouzey & Ané, Paris, 1962), p. 152; Charles GUIGNEBERT, "Le monde juif vers le temps de Jésus" (A.Michel, Paris, 1969), p. 154; Julius EVOLA, op. cit., p. 56; et plus loin, chap. XXV, p.297.

(10) Voy. Jean DORESSE, "L'évangile selon Thomas ou les Paroles de Jésus" (Plon, Paris, 1959), pp. 207 & suiv.

(11) Voy. Jean DORESSE, ibid., p. 216. Cette conception du Tout est cabalistique: selon le Sepher létsira, "trois choses précèdent la création du monde: eau, souffle et feu. L'eau conçut et engendra Ténèbre; le feu conçut et engendra Lumière; le souffle conçut et engendra Sagesse; et c'est avec ces six choses que le monde se maintient. (A comparer aussi avec l'étoile de David à six branches). En outre, certains cabbalistes font le rapprochement entre le souffle de Dieu (rouach) et réach, parfum: voy. not. Alexandre SAFRAN, "La Cabbale" (Payot, Paris, 1972), p. 328.

(12) V. à ce sujet Marcel HOMET: "A la poursuite des dieux solaires" (J'ai lu, Paris, 1974), pp. 415-417.

(13) Voy. not. "Le Témoignage de la Vérité", un des traités de Nag-Hammadi.

(14) V. plus haut, pp. 138 et 188.

(15) Ce nom veut dire "l'étranger", ce qui est à rapprocher de l'Oannès des sumériens: voy. plus haut, p.174, et du dieu de Marcion.

(16) V. plus haut, chapitre XII, p.138, et Chapitre XIII, p.147.

(17) Dans "L'Hypostase des archontes", autre traité séthien, cet Elelêth s'entretient avec Nôréa, une fille d'Eve née encore après Seth.

(18) Philosophoumena, livre V, n° 7.

(19) Cf. commentaire de ce passage dans "La Gnose" d'Henri LEISEGANG (Payot, Paris, 1951, p. 97.

(20) V. pp. 185 et 189.

(21) Voy. une version de ce texte dans "Le Cycle séthien de Barbêlô, Mère céleste" (Textes gnostiques de Shenesêt, Bruxelles, n° 2, 1986, pp. 20 & s., ou Montréal, n° IV, 1990, pp. 53 & s.)

(22) Cf. les logia n° 22, 37, 61, 106 & 114 de Thomas, ainsi qu'Actes de Pierre, XXVIII et II Cor. clémentine, XII.

(23) V. not. les logia n° 20, 23 et 93, qui sont presque identiques à des passages attribués à Basilide, respectivement par Hippolyte , op. cit., VII 21, Irénée (Adv. Haer. I, 24, 6) et Epiphane (Panarion 24, 5).

(24) V. plus haut, chapitre IV.

(25) V. logia n° 5 et 6.

- (26) Voy. René GUENON, "La Crise du monde moderne", chapitre 1er.
- (27) Ces analogies entre les sages de l'Inde et certaines sectes juives avaient déjà été notées par des philosophes grecs, ainsi que l'attestent notamment Flavius Josèphe (C. Apion I, 176-182) et Clément d'Alexandrie (Stromates I, 15).
- (28) Sur l'origine probable de la religion des mormons, v. plus loin, chap. XVI.
- (29) De VECCHI, Paris-Lugano, 1978
- (30) V. plus haut, p.29, note 9
- (31) V. plus haut, Chapitre V, pp.51-52 et la note 14
- (32) Edward CONZE, Buddhism and Gnosis dans Le Origine dello Gnosticismo, colloque de Messine des 13-14 et 15 avril 1966 (Leyde, 1967).
- (33) V. plus haut, chapitre XII, p. 143.
- (34) Ephrem, Hymnes XLVII 2, cité par COUCHOUD, "Hist. de Jésus", p. 161, note 1.
- (35) "Valeurs permanentes du judaïsme" (Rieder, Paris, 1525), p. 25.
- (36) Voy. à ce sujet notamment Jean PHAURE, "Le Cycle de l'humanité adamique" (Dervy, Paris, 1973), pp. 177-183.
- (37) Dans le Panarion d'Epiphane, XXVI 13.
- (38) Comme aussi dans l' "Exégèse de l'âme", autre traité retrouvé à Nag-Hammadi.
- (39) Voy. mon "Esquisse d'une Histoire de la Gnose et de la Cabbale" (Bruxelles, 1985), tome 1er, pp. 81, 94 et 96.
- (40) Notons à ce propos qu'Achamôth, c'est l'équivalent araméen de la Chokma hébraïque de la Sophia grecque.
- (41) Cf. Thomas 114, où Jésus dit à Simon Pierre qu'il fera de Marie "un mâle" afin qu'elle ait, elle aussi, la vie éternelle.(42) Voy. Introduction à l'édition de "L'évangile de Vérité" par Jacques MÉNARD Letouzey & Ané, Paris, 1962), p. 26.
- (43) Voy. Emile GILLABERT, op. cit., pp. 131 & suiv.
- (44) Adv. Marcionem IV, xxv, 15.
- (45) Quant à la mission spécifique du Sauveur, fils du Dieu bon, parfait, non-existant, voy. J.MÉNARD, op. cit., p. 191.
- (46) Il est à remarquer qu'en astrologie, le symbole de Saturne figure effectivement une sorte de calvaire. Mais, en fait, cette planète tourne dans le même sens que toutes les autres. L'erreur de Valentin provient peut-être des longues périodes de rétrogradation apparente de Saturne. Dans plusieurs textes gnostiques, au surplus, celui-ci est présenté comme un être à face de lion.
- (47) Henri LEISEGANG, op. cit., p. 194.
- (48) V. plus haut, p. 192.
- (49) On ne sait pas par qui, d'après Valentin, Jésus aurait été, sur

la Terre, "fixé au bois".

(50) V. ci-dessus, p. 182.

(51) On retrouve le personnage de Pistis Sophia dans plusieurs autres encore des traités retrouvés à Nag-Hammadi. Valentin, s'il n'est pas lui-même l'auteur de l'un d'eux, dont le sujet est la création du monde, doit au moins l'avoir lu.

(52) V. plus loin, chapitres XV et XIX.

(53) Justin, Dial. XLIX, 2.

(54) Voy. "En relisant Justin. II. Justin et les évangiles" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, décembre 1975), p. 165.

**Fin du Chapitre XV**